

La nuit les femmes dansent

La nuit dans le silence
Quand les ombres s'allient
Et que du soir montent en pluie
Par l'étrange béance
De la terre meurtrie
Les plaintes des âmes enfouies

Lorsqu'enlacées les branches
Qu'un frisson étourdit
Déchire l'air appesanti
Qu'en longues coulées blanches
La lumière éblouit
Les trottoirs qui fondent en nuit

Quand la rue se déhanche
Et soulève engourdie
Dans sa robe gonflée de bruits
D'enivrantes fragrances
De bouffantes orgies
De parfums sans l'ombre d'un pli

Quand les fenêtres penchent
Mais qu'un fleuve s'épanche
Par les écluses de la nuit
Inondant de silence

Et d'étoiles immenses
L'espace de mes insomnies

Des femmes imprudentes
Des femmes impudentes
Des femmes effluves s'enfuient
Elles quittent en silence
Leurs chambres et s'élancent
Par les ruelles endormies

Sous la lumière dense
Qui comme d'une panse
Crève de la lune alourdie
Elles suivent sans méfiance
L'étrange providence
Et s'en vont danser sous la pluie

La nuit les femmes dansent
Elles dansent sous la pluie
La nuit les femmes dansent aussi
Et leurs seins qui balancent
Pointent vers l'infini
Leurs rondeurs et la lune luit

La nuit les femmes mentent
Elles trompent leurs maris
Et s'en vont danser sous la pluie
Et leurs jambes s'entrouvrent
Et s'en trouvent réjouies
Elles sont enfantées par la nuit

La nuit les femmes chantent
D'étranges mélodies

De folles mélopées aussi
Leurs paupières se plissent
D'étoiles s'engourdissent
De la jouissance qui s'ensuit

La nuit les femmes pensent
Les femmes pansent aussi
Et les chats dansent sous la pluie
Et leur ventre se gonfle
Et gonfle à l'infini
Elles s'en vont enfanter la nuit

Des femmes dont la fente
Brille comme une lampe
Mi-phare mi-lanterne aussi
Des femmes-archipels
Des femmes-caravelles
Qui naviguent dans la galaxie

Des femmes de corail
Des femmes qui s'écaillent
Poissons volants et poissons-scies
Des femmes qui se cambrent
Sur d'effroyables membres
Et s'effondrent évanouies

Des femmes par centaines
Des femmes reptiliennes
Qui serpentent sur les tapis
Des femelles grimpantes
Mi-femmes et mi-plantes
Qui montent montent à l'infini

Des femmes qui s'accouplent
Languissantes et souples
Et s'effondrent évanouies
Des femmes diluviennes
Qui pleuvent en fontaine
Et tombent en trombes de pluie

L'Homme tatoué

Sur sa peau tatouée caresse marine
Étaient dessinées des îles sauvages
Des îles perdues des mers opalines
Où de grands oiseaux partaient en voyage

Un perroquet bleu des galions chargés
D'or et de tabac de grains et d'épices
Un radeau sans dieux où des naufragés
Se livraient au soir à des sacrifices

Des tribus austères aux rives australes
Un vieux boucanier qui fume le kif
Des négresses nues qui chassent le squal
Le cœur d'un marin mort sur les récifs

Près de son épaule un dragon de Chine
S'élançait parfois du vaste décor
Incendiant d'un seul toute sa poitrine
Tant que mes baisers s'y brûlent encor

Des monstres anciens des bêtes antiques
Des griffons ailés fondant à tribord
Des femmes-serpents sous d'amples portiques
Cachant d'un trident une toison d'or

Des rues éventrées de viles terrasses
Des catins fourbues putes aux seins lourds
De belles maresses aux flancs de calebasses
Qui mêlent leurs cris aux cris des vautours

Posé sur l'échine à l'ombre dorsale
Un singe amoureux lisait le Coran
Tandis que la main du preux cannibale
Fumait aux soleils verts des cormorans

Au creux de son cou une cicatrice
Creusait un sillon profond et sans âge
D'où montait parfois les nuits de solstice
La voix des marins qu'hantent les naufrages

Mais près de son cou parage mortel
Demeurait pourtant une place vide
Une place nue marche de l'autel
Où je déposais mes lèvres livides

J'aurais tant voulu unique morphème
Y voir mon prénom à l'encre de Chine
Y voir accolées ces lettres je t'aime
Je t'aime d'amour ma lampe divine

J'aurais tant voulu en lignes brouillées
Y voir mon visage de saules en pleurs
Peut-être la pluie de mes yeux mouillés
Eût-elle effacé les autres couleurs

Mais les nuits mouraient navires sans ancre
Et ce cœur toujours me demeurait vide

Et les autres femmes crinières à l'encre
Se riaient de moi d'un rire morbide

Sur sa peau tatouée caresse marine
Étaient dessinées des îles sauvages
Des îles perdues des mers opalines
Où de grands oiseaux partaient en voyage

La Mer

*Para mi madre
la gitana...*

Nous passons notre vie
À regarder la mer
De rêves en rivages
De mirages en grèves

Nous prenons des navires
Des voiles de fortune
Et fuyons notre abîme
Pour des terres de brume

Nous rêvons villes d'or
Et palais de brouillards
Inaccessibles ports
Et temples de cocagne

Nous voguons cœur ouvert
Vers des îles lointaines
Sans carte de croisière
Sans voile souveraine

Nous brûlons de partir
Pour d'infinis voyages
De bâtir un empire
De glorieux naufrages

Nous comblons notre nuit
D'escales et de conquêtes
De rêves en dérives
De rives en tempêtes

Nous partons déchirés
Deux par deux sans bagage
Défiant les marées
Méprisant les présages

Nous cherchons un royaume
Où vivre nos mystères
Et peuplons de sommeils
Nos rivages déserts

Mais malgré nos élans
Mais malgré nos promesses
Nos marches affolées
Nos courses nos ivresses

Et malgré nos transports
Et l'éclat de nos rêves
Nous restons près du port
À contempler la grève